

Françoise Besson
a le plaisir de vous inviter
au vernissage de l'exposition

le vent souffle où il veut.

marion charlet
claire chauvel
marion davout
marie-anita gaube
marine joatton
florence reymond
lise roussel

VERNISSAGE
le jeudi 13 avril 2017 à partir de 18h30

EXPOSITION
du 14 avril au 25 mai 2017

le vent souffle où il veut.

Clément Montolio – février 2017

La Galerie Françoise Besson invite sept artistes à investir ses murs dans le cadre d'une exposition qui dépasse l'évènement manifeste de même que l'image instantanée d'une production artistique marquée par un courant.

Aucune innocence, cependant, dans la sélection des artistes qui ont accepté cette invitation ; sept affirmations de visions de peintres : Marion Charlet, Claire Chauvel, Marion Davout, Marie-Anita Gaube, Marine Joatton, Florence Reymond et Lise Roussel.

Sept femmes peintres. Ce choix, pleinement assumé, ne répond pas à un questionnement militant. Ce chapitre non clos a connu depuis les années 60 et 70 avec Martha Rosler ou Judy Chicago, puis Rosemarie Trockel et Agnès Thurnauer des développements qui depuis longtemps ont installé l'idée d'un dépassement de la geste féministe.

Ce qui rassemble ici est d'un autre ordre, même s'il n'est pas interdit de le relier au fait que cela vient de femmes : à savoir une propension peut-être plus grande à se remettre en question, à prendre des risques, à porter une attention aux autres artistes, alliant curiosité et plaisir dans l'approfondissement.

Une sensibilité particulière, peut-être plus soutenue que celle des hommes et vivifiée par le doute, ferment vital du renouvellement artistique.

Outre les pratiques autour du médium peinture, sont communes à ces artistes les aptitudes à percer la part obscure de ce qui nous entoure. Comme des regards déclencheurs d'espaces où les temporalités se mêlent et parfois se juxtaposent.

Les propositions sont diverses, certaines montrent des paysages dans lesquels rien n'est stable, comme de possibles ruines anticipées. Des visions injectées de futur : des peintures en suspension, elles ne dévoilent rien de la catastrophe mais elles sont l'œil qui pourrait la voir. À l'instar du tableau de Paul Klee, *Angelus Novus*, 1920, rebaptisé l'Ange de l'histoire par Walter Benjamin.

D'autres peintures ont recours à la figure humaine. La mémoire et le temps s'allient dans l'expression d'une réalité vivante, sans doute enfouie, et qui ne demande qu'à resurgir dans le heurt des temporalités : synchronisation ou accélération du temps. Comme le dit Adorno, l'art, « magie libérée du mensonge d'être vérité », ne donne pas forcément du sens. Parfois, les espaces confinent à l'abstraction. C'est le lieu des métamorphoses, rien de trop exprimé : des peintures qui ne figent pas le monde.

La modernité se distingue par le refus des correspondances avec un modèle préétabli et limité. À la répétition, elle préfère l'inachevé ou le fragment, sans craindre d'engendrer envie ou frustration. C'est un univers d'analogies ouvert et infini.

Les artistes dialoguent entre elles/eux. Dans chaque forme, il y a le fantôme d'une autre forme. Et l'on sait que toute œuvre est la reprise à un point donné, la réponse ou la conséquence d'une autre. Pour ajuster son style à ce qui doit être dit, la méthode dans le parcours proposé ici reprend celle utilisée au début du *Neveu de Rameau* de Diderot : les pensées vagabondent suivant leur bon plaisir, sans direction précise, et font advenir l'élément primordial de la pensée elle-même. Liberté de l'esprit qui souffle où il veut. Volonté de laisser libre cours aux images, non pour établir leur pouvoir, mais avec l'ambition de faire des tableaux des objets rayonnants, ou selon l'expression de David Hockney, des irradiations.

marion charlet

née en 1982 à Paris – vit et travaille à Paris

Marion Charlet articule un vocabulaire de formes et de motifs qui jalonnent son œuvre : serres, verrières, cabanes de planches de bois flottantes, troncs d'arbres violets, orchidées aux tonalités carnées, carrelages diaphanes. Chaque élément porte notre regard vers un ailleurs, un horizon qui nous semble impossible à atteindre. Le regardeur adopte une étrange position, il est à la fois au dehors et au-dedans d'environnements insaisissables. Alors, l'espace de la toile représente un abri symbolique pour l'artiste, qui, à travers lui, observe des paysages intérieurs et extérieurs. Ses abris ne sont jamais totalement fermés, il est alors difficile de s'y cacher.

En effet, chacun d'entre eux se rapporte à l'expérience personnelle de l'artiste : une personne disparue, un lieu particulier, un souvenir dissipé. Les paysages aux tonalités phosphorescentes traduisent un lieu de mémoire que l'artiste qualifie de véritable offertoire. Un terme chargé symboliquement et spirituellement, qui nous permet d'envisager sa peinture comme un don à destination du regardeur, mais aussi de celles et ceux qui ont autrefois traversés ces maisons, ces cabanes, ces parcs, ces jardins et ces bois. L'artiste convoque ainsi le conscient et l'inconscient, le réel et l'imaginaire, la vie et la mort, la présente et l'absence.

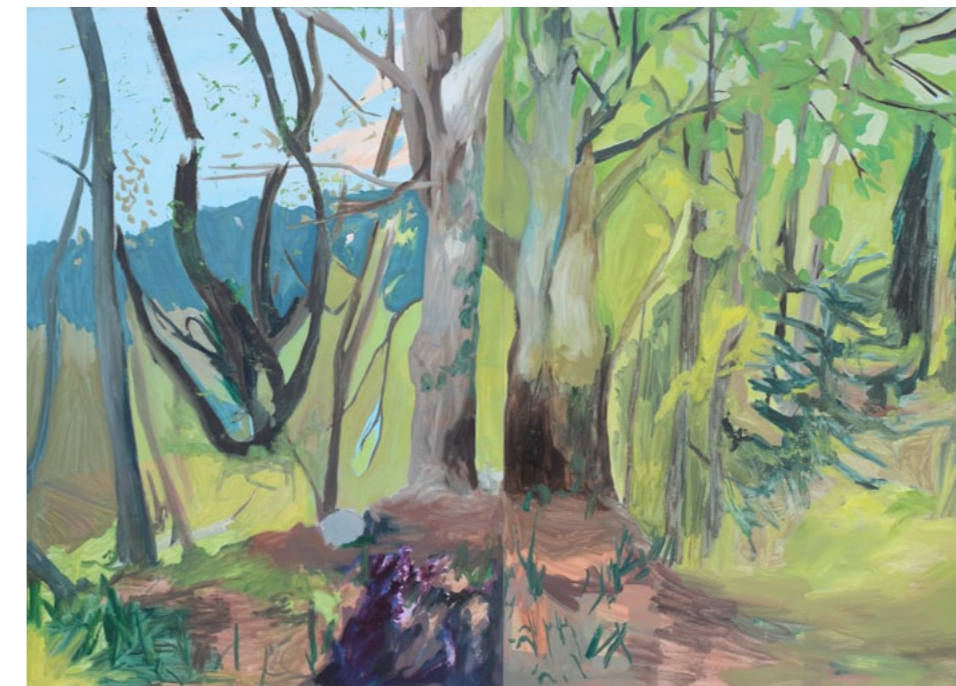
Julie Crenn, extraits de *Marion Charlet – À l'abri des phantasmes*.



Far away from Calais 2016 – 100 x 150 cm, acrylique sur toile et paillettes
courtesy Galerie Virginie Louvet, Paris

claire chauvel

née en 1986 à Paris – vit et travaille à Belmont-Luthézieu dans l'Ain



Horizons 2016 – diptyque 116 x 162 cm, huile sur toile

De l'atelier de l'artiste, installé en pleine campagne, près de massifs montagneux, sort quantité de vues. En réalité, « vues » n'est pas le terme juste. Ces peintures sont chacune un fragment pris à un ensemble qu'on n'embrassera jamais. Perçus de très près, parfois d'un peu plus loin dans la tentative d'en cerner une zone autonome, ces morceaux de nature ne sont pas à proprement parler des « paysages », au sens de ce qui s'offre à la circonspection du regard. Le fond passe souvent devant le motif végétal comme un rideau. La matière bleue, débordant sur ce qui devrait être un premier plan d'herbages, crée l'incertitude sur ce qu'on voit : anfractuosités, fourrés, trouées, ciel ou lacs ? ou peinture pure ? L'objet de la vision ne peut plus être catégorisé par le cerveau. C'est à des sens plus primordiaux qu'il est fait appel. La difficulté à saisir définitivement l'image et le mystère de la nature nourrissent la quête picturale. C'est la recherche d'un rythme qui permet de créer finalement un lien avec la nature, lorsque la pensée se dissout. L'artiste traque donc quelque chose comme un battement fondamental, à travers une touche rarement sereine, cherchant sans relâche à dégager le paysage de tout ce qui le masque. Mais la quête est infinie : un angle-mort, à chaque fois, subsiste, exigeant la poursuite de la territorialisation, autant intérieure qu'extérieure.

Anne Malherbe, extraits de *Claire Chauvel, fragments d'un paysage*

marion davout

née en 1974 à Paris – vit et travaille à Paris

On dirait que ce sont deux vitres qui glissent l'une sur l'autre, décorées de thèmes distincts mais physiquement coulissantes, comme des décors rapprochés par la magie d'une intrigue. Viennent ensuite les recouvrements – et c'est là, peut-être la part la plus noire de l'œuvre, quoique le registre des teintes en soit souvent, paradoxalement, plus clair que les murs et les herbes. Marion recouvre ses architectures, comme d'une glaise peinte : la matière de la peinture surgit peu à peu, sur la toile on en voit les arêtes, les épaisseurs, les pâtes. Ce paysage qu'elle avait peint, se noie peu à peu. Il s'enfoncé. Quelque chose monte du fond, qui envahit l'espace des choses, et les prend dans son gel et dans ses couleurs. Maintenant, que nous dit Marion ? Elle nous dit que ce ciel est devant, il est non pas le lointain, l'échappée ; il est ce qui est pardessus les choses. Le ciel ou l'eau, enfin la surface – ce n'est pas le fond. C'est le contraire. L'eau vogue sur les navires. Le ciel plane par devant les lianes et les murs bouleversés. Ce désastre conjugué des algues, des plantes, des fenêtres et des châteaux enfouis est peu à peu, couche à couche, recouvert par le ciel ou par l'eau – par une paroi. Comme par un baume. Une crème de couleur, un peu lactée, assez tendre, a recouvert les angles des choses, les grillages et les guirlandes, les fêtes enfouies et résolues, les bals abandonnés dans les broussailles.

François Jacquesson, extraits de *Fairy tales*



Les déserts, les Paradis 2016 – 24 x 33 cm, huile sur toile
courtesy Galerie Laure Roynette, Paris

marie–anita gaube

née en 1986 à La Garenne–Colombes – vit et travaille à Biziat dans l’Ain

Dans son petit texte *Les Hétérotopies*, le philosophe Michel Foucault écrit : « La société adulte a organisé elle-même, et bien avant les enfants, ses propres contre–espaces, ses utopies situées, ces lieux réels hors de tous les lieux. Par exemple, il y a les jardins, les cimetières, il y a les asiles, il y a les maisons closes... ». Il y a aussi les espaces imaginaires dessinés ou peints par Marie–Anita Gaube.

Les hétérotopies de Marie–Anita Gaube, ces « non–lieux », sont aussi traversées d’histoires, de rencontres entre des personnages étranges (parfois fantomatiques), de fêtes mi–joyeuses mi–mélancoliques, d’événements baroques ou surréalistes...

Le kaléidoscope spatial se joint à un délire du temps : « Ma peinture se situe dans un hors temps, avec l’idée d’un passage du temps présent à un temps qui se trouverait derrière la toile. » Au collage spatial s’agrègent des montages quasi cinématographiques, « un montage hystérique du temps » à la Eisenstein.



Yellow fever 2016 – 100 x 80 cm – tempera à l’œuf et graphite sur bois

Parfois, dans une série de dessins, l’artiste marque cette collision temporelle par une distinction technique : le graphite pour le passé, la gouache pour le présent. Et dans ses tableaux aussi, elle crée des écarts : entre la tonalité acide des couleurs utilisées et la noirceur des scènes représentées, entre des scènes très figuratives et un motif quasi abstrait créant un trouble visuel et logique... Et chaque œuvre alors prend une tournure incertaine, ambiguë. Le point de fuite est ici un point de bascule.

Jean–Emmanuel Denave, extraits de *Les hétérotopies picturales de Marie–Anita Gaube*

marine joatton

née en 1972 à Paris – vit et travaille à Paris



En 2015, Marine Joatton est invitée en résidence pendant trois mois au Domaine de Kerguéhenec. Elle vit ce séjour comme une période d’ascèse librement consentie. C’est un nouveau tournant décisif dans son parcours. Le geste est spontané, primitif, comme si l’artiste s’était consciencieusement appliquée à désapprendre toute sa science acquise pour retourner à un état infantin, celui des hommes–têtards... Pas de régression, cependant, car les images restent fortes, prégantes, elles invectivent le spectateur, le giflent parfois, le sondent toujours et appellent sa réaction.

Peau d’âne 2015
65 x 50 cm – gouache sur papier
© MAMC de Saint–Étienne Métropole
crédit photographique : Cyrille Cauvet

En fait, l’artiste s’est affranchie des contraintes imposées par un système trop pesant. Elle peut enfin donner libre cours à sa fantaisie, sans pour autant relâcher son attention au monde et à ses dysfonctionnements. Elle récusé les étiquettes et les petites boîtes dans lesquelles chaque artiste doit rentrer s’il veut survivre sur le marché. C’est donc en authentique *ymagière* qu’il faut considérer Marine Joatton et ses nouvelles séries de peintures intitulées *La famiglia*, *Peuplade*, *La historia* ou *Petite cabeza*... Elle se rattache à la lignée des enlumineurs de manuscrits médiévaux, des créateurs des vitraux de nos cathédrales et des sculpteurs de leurs chapiteaux historiés, pour lesquels l’image devait parler, émouvoir, convaincre, parfois avec malice, souvent avec fantaisie, toujours avec une injonction à vivre pleinement... Ses saynètes espiègles nous déplacent dans un monde à la frontière impalpable entre le rêve et la réalité, entre conscience et inconscience... Un lieu où la liberté est reine...

Louis Doucet, extraits de *Vagabondage pictural*
in *Un Air de Famille*, catalogue du MAMC de Saint–Étienne Métropole, publié chez Fage éditions

florence reymond

née en 1971 à Lyon – vit et travaille à Paris

Pour cadre, le repas familial. Textuellement d’ailleurs : le repas familial en ce qu’il cadre, c’est–à–dire avec ce qu’il assigne comme règles de bienséance – notamment aux enfants. Du savoir–faire, censé produire une bonne peinture, au savoir–vivre, garant d’une bonne tenue. Voilà pour toile de fond, l’espace–temps de l’apprentissage avec, en exergue, la dose non négligeable de subordination que l’exercice suppose. Alors, la guerre. Inévitable, dès lors que l’on questionne ainsi la sujétion implicite aux conventions d’un système.

Car c’est de cela que le travail de Florence Reymond procède : une incessante recherche de tout ce qui, dans la peinture, peut représenter une force de résistance à l’encontre du discours dominant. Ceci expliquant du reste ses fréquents emprunts aux formes d’expressions originelles, aux arts primitifs, extra–occidentaux, aux artisanats et aux arts populaires aussi. Autant de champs connexes, autrement dit extérieurs à l’idée hégémonique de la « haute culture » anglo–européenne, autant de périphéries où elle trouve matière à régénérer sa pratique.



Nature morte bleue 2016 – 156 x 116 cm – huile sur toile
courtesy Galerie Odile Quizeman, Paris

Fétiches africains, marionnettes et broderies d’Inde, ou encore dernièrement les silhouettes très vieille France de meubles d’époque, ces bureaux, ces imposants piétements de table chantournés d’un unique trait de pinceau vigoureux, ces guéridons et chandeliers gracieux aux profils tarabiscotés : dans ses toiles tout un flux de formes et de références improbables, qui défie les territorialisations.

Florence Reymond mène une joyeuse entreprise de déclassement, se plaisant à concilier l’incompatible.

Marion Delage de Luget, extrait de *Florence Reymond Sous le manteau*

lise roussel

née en 1983 à Clermont–Ferrand – vit et travaille à Oullins près de Lyon



Dessin et peinture ouvrent instantanément des lieux, tracent des cheminements, des « paysages picturaux » comme le dit Lise Roussel. Mais l’artiste les fait glisser au-delà, ouvre leur intériorité à un dehors possible, met sous tension un entre–deux : entre paysage proprement pictural et paysage réel ou mental. Elle nous invite à un singulier voyage de plan en plan, de trouée en trouée, de rythme plastique en rythme plastique vers un lieu qui n’a d’autre existence que le mouvement même de la peinture. Nous pensions passer de l’autre côté, mais le ruban de Möbius nous ramène, si ce n’est au point de départ, en tout cas à la matérialité du papier et du tracé.

Prismes 2016
59,4 x 42 cm – aquarelle, acrylique, encre de Chine et collages sur papier

Alors, un tour pour rien ? Une échappée vers l’imaginaire et la projection mentale pour nous retrouver soudain sur la terre ferme de la désillusion ? Lise Roussel tente au contraire, pensons–nous, de réduire le plus possible la part d’imaginaire, de barrer ou brouiller les pistes de la suggestion trop explicite... Elle joue évidemment avec ces éléments de la « ressemblance », elle les convoque même pour en interroger la résistance, en faire éclater les réflexes visuels qui leur sont attachés depuis des siècles de représentation et de perspective normatifs. L’artiste voue dans ses œuvres une confiance totale dans la peinture et ses capacités à nous attirer dans son propre mouvement, à nous mettre nous–mêmes en mouvement, à déplacer notre regard sans but, sans origine ni finalité, à attiser nos sensations et notre désir vers un pur ailleurs. Chaque peinture constitue un devenir, un passage, un entre–deux.

Jean–Emmanuel Denave, extrait de *Passages*

Galerie Françoise Besson
10 rue de Crimée
69001 Lyon

www.francoisebesson.com
galeriefbesson@gmail.com
+0033 (0)6 07 37 45 32
+0033 (0)9 51 70 75 06

OUVERTURE
du mercredi au samedi de 14h30 à 19h
et tous les jours sur rendez–vous